

Être internationaliste dans une société coloniale : le cas des grecs de gauche en Égypte (1914-1960)

Katérina Trimi-Kirou

2008

Table des matières

Être internationaliste dans une société coloniale : le cas des grecs de gauche en Égypte (1914-1960)	3
Le tissu social des parikiès	3
Le sentiment d'appartenance et les mentalités	4
Le mouvement ouvrier naissant	5
Les intellectuels de la première génération	7
Intellectuels et syndicalistes	9
La participation grecque au Parti Communiste d'Égypte	9
Le temps du repli	10
Deuxième tentative de fonder un PCE	11
La Ligue Pacifiste	13
Le tournant dans l'action de l'organisation communiste égyptienne	14
Grécocentrisme durant la Seconde Guerre mondiale	16
Le legs de la Seconde Guerre mondiale et l'après-guerre	18
La structure organisationnelle des organisations grecques	18
La composition des organisations	18
Le centre édictant la ligne politique	19
L'orientation des organisations	20
L'action internationaliste réduite au minimum	21
L'utopie de l'adaptation à la réalité égyptienne	23

Être internationaliste dans une société coloniale : le cas des grecs de gauche en Égypte (1914-1960)

Dans cet article, nous nous proposons d'étudier un échantillon de population qui réside en Égypte et appartient aux catégories suivantes : à la gauche, à la nation hellénique, à la population étrangère et privilégiée d'Égypte et, en règle générale, aux couches sociales moyennes. Ces identités parallèles - l'identité politique d'une part, nationale et sociale de l'autre - difficilement conciliables, sont susceptibles de générer une crise de conscience, un conflit intérieur au niveau des valeurs. En effet, l'identité politique, internationaliste des Égyptiotes (Grecs d'Égypte) de gauche, identité qui constitue un choix conscient et délibéré, s'oppose idéologiquement, et dans une certaine mesure objectivement, à leur identité social-colonialiste, mais aussi à leur identité nationale, des identités acquises inconsciemment, non choisies mais très tôt assimilées et, partant, fortes.

Avant de retracer brièvement l'évolution que présentent, au cours d'une période qui s'étend de la Première Guerre Mondiale à l'exode massif d'Égypte, l'action des Grecs de gauche ainsi que les groupements orientés à gauche auxquelles ceux-ci participent, il nous faut d'abord présenter rapidement les parikiès (colonies grecques) en Égypte, leur structure sociale, tenter de cerner leur sentiment d'appartenance et la mentalité de leurs membres.

Le tissu social des parikiès

Au début du XXe siècle, lorsque les idées de gauche commencent à se diffuser en Égypte, les parikiès ne sont plus constituées exclusivement de commerçants, comme elles l'étaient initialement, un siècle auparavant. Ce sont désormais des colonies numériquement importantes, présentant une stratification sociale nettement plus large. En effet, la massivité du flux migratoire a entraîné un élargissement du spectre de l'origine sociale des migrants, et a modifié les proportions : on a ainsi vu s'accroître le pourcentage de ceux qui provenaient de régions rurales pauvres, ayant débarqué dans les ports égyptiens sans aucun capital à investir.

Le contexte colonial, déjà en place bien avant l'occupation militaire imposée par les Britanniques en 1882, fournit l'occasion à un grand nombre d'émigrés grecs de réaliser une ascension sociale plus ou moins spectaculaire, une ascension rendue possible par le contexte favorable à la création des entreprises étrangères - de plus ou moins grande échelle - mais qui tient aussi au fait qu'en Égypte le secteur des services, qui se développait alors à des rythmes extrêmement rapides, recrutait son personnel dans la population non autochtone. Un exemple caractéristique nous est fourni à cet égard par les insulaires grecs, arrivés initialement dans le pays pour travailler comme simples ouvriers au percement du canal de Suez, et qui, une fois celui-ci inauguré (pour autant bien sûr qu'ils aient survécu aux rudes conditions de travail auxquelles ils étaient soumis), furent embauchés par la société du Canal, accédant ainsi à un statut supérieur.

Au cours de la période que nous examinerons ici, les parikiès d'Égypte s'articulaient essentiellement autour des couches sociales moyennes, et étaient principalement constituées de petits bourgeois, d'employés dans le secteur tertiaire (employés de bureau ou de commerce, petits commerçants, etc.). À en croire les données dont nous disposons, il semblerait que la colonie n'ait compté qu'un nombre limité d'individus appartenant au prolétariat non spécialisé et économiquement misérable.

En règle générale, ces derniers se retrouvaient marginalisés par rapport aux parikiès et parfois, après un certain laps de temps, ils s'en excluaient, dans la mesure où

ils habitaient dans des quartiers arabes pauvres, où ils s'assimilaient progressivement à l'élément égyptien, dont ils adoptaient les mœurs, l'habillement, ou même la langue et la religion. Habituellement, ceux qui étaient employés dans le secteur secondaire étaient soit des ouvriers spécialisés salariés, soit des artisans installés à leur compte, qui pouvaient par conséquent s'assurer des conditions de vie relativement satisfaisantes .

Le sentiment d'appartenance et les mentalités

La grande majorité de la colonie, autrement dit les Égyptiotes de la petite et moyenne bourgeoisie, fonctionnaient comme des membres d'un sous-ensemble démographique national compact¹. Ils formaient une microsociété grecque au sein de la société égyptienne, au poids démographique suffisant pour pouvoir vivre en autarcie. Les liens puissants entre eux sont attestés par un taux d'endogamie très élevé², par le grand nombre d'enfants inscrits dans des écoles grecques (et non pas françaises, anglaises ou italiennes)³, par une préférence marquée pour les congénères lorsqu'il s'agit de se choisir un associé ou de recruter des employés, et une nette propension à nouer des amitiés et des relations sociales entre compatriotes .

Il existait bien sûr des institutions qui cultivaient et consolidaient ces liens. Il s'agit essentiellement des kinotités (communautés grecques) qui étaient fondées et administrées par l'élite de la colonie et qui cultivaient la conscience nationale, principalement en dispensant à titre gracieux ou pour un prix modique un enseignement dans leurs écoles et en organisant des manifestations qui visaient à exalter la fierté nationale⁴. Les kinotités garantissaient en même temps la préservation de l'identité religieuse, grâce aux églises qu'elles érigeaient, et elles maintenaient dans leur sein la majeure partie des indigents grâce à diverses fondations de bienfaisance (orphelinats, hospices, cantines). Une vaste gamme d'associations, sportives et culturelles, contribuait par ailleurs à la préservation et à la consolidation de l'identité nationale .

Le maintien des liens entre les membres des parikiès est en connexion étroite avec celui de leurs liens avec leur patrie d'origine, au sens étroit comme au sens plus large. La fondation sur le sol égyptien d'une multitude de fraternités rassemblant des gens d'une même région témoigne clairement de ces attaches avec la « petite patrie ». Quant à la force du lien avec la Grèce métropolitaine, elle est attestée à la fois par la participation

1. À part la norme dominante, il existe des attitudes minoritaires, qui ne se bornent pas aux seuls Égyptiotes internationalistes que nous étudierons ici, ni à ceux qui habitaient dans des quartiers arabes à cause de leur pauvreté. Il existe également ceux qui, ayant ouvert une petite entreprise dans des villages éloignés de la Haute-Égypte (presque toujours une épicerie-taverne-buvette), se lient avec la population égyptienne, parfois même s'assimilent à elle. (Sur le profil de ce *bacal* (épiciers) grec, voir Manolis Maragoulis, *Keros na synchronisthomen* (Il est temps de nous moderniser. L'Égypte du point de vue des intellectuels égyptiotes de l'entre-deux-guerres), thèse de doctorat, Université de Chypre, Nicosie, 2006, p. 264-271). En outre, la grande bourgeoisie des parikiès, entretient des relations économiques et sociales étroites avec de grands bourgeois européens et arabes européens. Voir K. Trimi-Kirou, « La famille Bénakis. Un paradigme de la bourgeoisie grecque alexandrine », dans *Figures anonymes, figures d'élite : pour une anatomie de l'Homo ottomanicus*, édition spéciale des Travaux du CERATO, n° 4, Istanbul, 1999, p. 83-102, et Matoula Tomara-Sideri, *Alexandrines ikogenies* (Des familles alexandrines : Chorémis, Bénakis, Salvagos), Athènes, 2004.

2. Il s'agit d'un pourcentage nettement plus élevé que celui des autres ethnies étrangères installées en Égypte (Alexander Kitroeff, *The Greeks in Egypt, 1919-1937 : ethnicity and class*, Oxford, 1989, p. 14).

3. Ekaterini Trimi-Kirou, « Kinotis » Grecque d'Alexandrie : Sa politique éducative (1843-1932), thèse de doctorat, USH de Strasbourg, 1996, annexe IV, p. 656-659.

4. Voir un exemple des stratégies suivies pour le renforcement du sentiment national et du raisonnement qui était à l'origine de ces stratégies : Yiota Papadimitriou et Katerina Trimi-Kirou, « Yperifana ellinika niata ! Les jeux athlétiques scolaires au service de la bourgeoisie grecque de l'Égypte (1920-1940) », dans *Le corps dans la langue, la littérature, l'histoire, les arts et les arts du spectacle*, Actes du colloque international des néo-hellénistes, 15-17 mai 2003, Paris, 2005, p. 41-54.

des Égyptiotes aux guerres et aux luttes irrédentistes pour la libération des « frères » qui vivaient sous l'administration ottomane ou, plus tard, sous administration italienne (Dodécanèse) et surtout par une implication active dans la vie politique grecque, qu'ils suivaient de très près à travers les journaux grecs imprimés en Égypte⁵.

Dans le même temps bien sûr, tout en se sentant membres de la microsociété grecque, les Égyptiotes se percevaient aussi comme membres de la plus vaste société européenne ou européanisée d'Égypte. Dans les quartiers où ils résidaient, dans les rues où ils circulaient, sur leur lieu de travail, ils côtoyaient essentiellement des Européens ou des Arabes, des Juifs et des Arméniens européanisés.

En revanche, ils n'appartenaient pas à l'Égypte égyptienne. Leur connaissance de la langue arabe était minime. En général, les hommes possédaient les quelques rudiments indispensables leur permettant une communication orale sommaire avec leurs ouvriers ou employés égyptiens. Mais ils ignoraient par contre la langue écrite, plus élaborée et non utilisée au quotidien. Du reste, le colonialisme rendait son apprentissage inutile. Par ailleurs, il est manifeste que, parmi les Égyptiotes, la population indigène, et par extension sa langue, étaient dépréciées (encore que, après les insurrections anticolonialistes de 1919-1921, cette dévalorisation ait pris une forme voilée dans le discours public). Cette attitude découle de deux systèmes de référence : d'une part celui de la hiérarchie coloniale, d'autre part celui de la hiérarchie sociale. Autrement dit, l'attitude méprisante de la nation qui se considère comme civilisatrice envers celle qu'elle estime avoir vocation à civiliser se double d'un mépris des classes sociales supérieures, celles des étrangers, envers les classes sociales subalternes, celles des Égyptiens⁶.

Le mouvement ouvrier naissant

Venons-en à présent aux Égyptiotes de gauche. On constatera sans surprise la participation active de Grecs au mouvement syndicaliste qui commence à se développer de manière plus stable en Égypte au début du XXe siècle⁷. En effet, la proportion de travailleurs grecs était importante dans le corps des travailleurs non égyptiens, autrement dit ceux qui avaient naturellement vocation à jouer un rôle dirigeant dans le développement du syndicalisme dans le pays, à la fois parce qu'ils étaient originaires de pays où le mouvement ouvrier avait fait son apparition plus tôt, et parce que leur niveau d'études, comparativement plus élevé, les y prédisposait.

Ce mouvement en plein développement, auquel participent notamment des Égyptiotes, est inspiré d'une problématique internationaliste où domine la tendance anarchiste⁸. Le

5. Pour l'importance de l'identité nationale, voir Katerina Trimi-Kirou, « Quel cosmopolitisme à l'ère des nationalismes ? La colonie grecque alexandrine (1882-1922) », dans « Du cosmopolitisme en Méditerranée », Cahiers de la Méditerranée Moderne et Contemporaine, vol. 67, juillet 2005 (<http://cdlm.revues.org/document130.html>).

6. Le discours colonialiste domine. Nous citons de manière indicative certains textes caractéristiques : le chapitre « L'Hellène comme pionnier (skapanefts) de la civilisation » et les épilogues des chapitres dédiés aux activités professionnelles des Égyptiotes dans Ath. Politis, *O Éllinismos ke i neotera Egyptos* (L'Hellénisme et l'Égypte moderne), Alexandrie-Athènes, 1928-1930, et A. Konstantinidis, *I ekatontaetiris tou Égyptiotou Éllinismou ke to mellon tou* (Le centenaire de l'Hellénisme Égyptiotote et son avenir), édition de la revue *Grammata*, Alexandrie, 1930, où nous lisons que « l'Hellène [...], en même temps qu'il progresse [financièrement], est un bienfaiteur pour son environnement étranger. » (p. 10).

7. Pour les collectivités de solidarité antérieures, voir Anthony Gorman, *Anarchists in Education : The Free Popular University in Egypt* (1901), *Middle Eastern Studies*, vol. 41, n° 3, mai 2005, p. 304-305 et note 4.

8. Odysseas Karayannis, communiste de l'entre-deux-guerres, fils d'un ouvrier de tabac, se rappelle des textes d'inspiration anarchiste qui circulaient parmi les ouvriers de la génération de son père. (Karayannis, *Apo tin istoria tou proodeftikou kinimatos tou Egyptiotou Ellinismou* (De l'histoire du mouvement progressiste de l'Hellénisme Égyptiotote), *Foni tis organosis Egyptioton tou KKE esoterikou* (Voix de l'organisation des Égyptiotes

fait que, parmi les ouvriers non égyptiens, les Italiens constituaient eux aussi une nationalité assez importante contribua à lui donner une coloration anarchiste sur le plan idéologique. On sait que les anarchistes avaient une forte présence en Italie et que les persécutions politiques en avaient conduit quelques uns à émigrer en Égypte. Du reste, certains anarchistes grecs avaient, eux aussi, élu la même destination⁹.

Ce sont les fabricants de cigarettes égyptiennes, les tsigaradès, qui s'illustrèrent comme les premiers chefs du mouvement ouvrier internationaliste dans le pays¹⁰. Le récit qui suit se réfère aux journées de grève des ouvriers de tabac en 1914, quand leur syndicat ambitionne de faire participer aux côtés des travailleurs spécialisés grecs et arméniens également des coupeurs de tabac, les koftadès égyptiens, des ouvriers de tabac moins bien rémunérés. Il suggère combien le cheminement commun d'ouvriers grecs, et d'une manière générale étrangers, avec des confrères égyptiens était loin d'aller de soi au regard des normes dominantes : « Mais, soudain, il arriva quelque chose de différent qui, dans notre quartier, modifia du tout au tout le climat quotidien et donna l'impression que c'était tous les jours dimanche. C'était la présence des hommes toute la journée. (...) L'exceptionnel, même pour un dimanche, était la présence au café de quelques Égyptiens, aux mêmes tables que les Grecs »¹¹.

L'orientation internationaliste est également suivie, dans une certaine mesure, dans la grande vague de mobilisations syndicales qui débute à la fin de la première guerre mondiale en Égypte, à l'instar de ce qui se passe dans les états développés de l'époque. Des communiqués de presse datant de cette période nous apprennent la fondation d'une foule de groupements d'ouvriers et d'employés en Égypte. Un premier recensement de ces communiqués dans le journal égyptien de plus grand tirage, le Tachydromos-Omonia, révèle que nombre de ces unions syndicales comportent dans leur intitulé le terme « international ». Dans les conseils élus de ces syndicats apparaissent dans des proportions variables des noms qui ne sont pas grecs, mais rarement en revanche des noms arabes. Bien sûr, il existe également des syndicats qui sont fondés sous l'étiquette de « helléniques », ceux d'enseignants, de cuisiniers, de commis d'épicerie. Cependant, les professions ouvrières n'y figurent pas.

Parallèlement, on observe un déplacement en ce qui concerne la couleur idéologique de l'action menée par la gauche égyptienne, entre 1919 et 1922, trois années très « chaudes » : il semble que la Révolution russe et l'enthousiasme suscité par sa victoire dans la mouvance de gauche des parikiès¹², en renforçant le courant marxiste, aient entraîné un recul progressif du courant anarchiste. Encore qu'on puisse penser que ce déplacement du centre de gravité avait précédé la Révolution russe, à en juger par le mouvement éditorial : bien plus tôt en effet, on avait vu se limiter les publications d'Égyptiennes anarchistes politiquement actifs¹³. Ce déplacement idéologique est, du reste, observable en

du KKE de l'Intérieur), n° 9, Juin-Sept. 1985, p. 16). Pour les publications anarchistes, voir Panayotis Noutsos, *I sosialistiki skepsi stin Ellada* (La pensée socialiste en Grèce), vol. 2, Athènes, 1991, p. 453-455.

9. Par exemple, P. Machairas, qui s'engage dans le projet de l'université populaire en Égypte, était auparavant anarchiste actif dans le Péloponnèse (P. Noutsos, op. cit., note 294, p. 98, et A. Gorman, op. cit., p. 311 et 319). Nous repérons aussi un mouvement inverse : des ouvriers égyptiens rapatriés renforcent l'activité anarchiste en Grèce (P. Noutsos, op. cit., vol. 1, p. 82).

10. Afin de limiter l'influence du syndicalisme internationaliste, les propriétaires grecs des industries de tabac ont créé un syndicat pour les ouvriers de tabac grecs. Cependant, la grande majorité des ouvriers grecs adhéraient aux syndicats de tabac internationaux. (O. Karayannis, op. cit., n° 9, Juin-Sept. 1985, p. 16).

11. Giorgos Philippou Piéridis, *Mnimes kai istories apo tin Egypto* (Souvenirs et histoires de l'Égypte), Salonique, 1986, p. 40-41.

12. O. Karayannis, op. cit. n° 10, Oct.-Déc. 1985, p. 16.

13. Parmi les publications de gauche postérieures à 1913 repérées par P. Noutsos, seulement une traduction et certains textes de G. Vrisimidzakis, un intellectuel de tendance anarchiste et fondateur du groupe littéraire Apouani en 1917 (Timos Malanos, *Anamnisis enos Alexandrinou* (Des souvenirs d'un Alexandrin), Athènes, 1971,

général au sein du mouvement ouvrier en Égypte. Dès les premières années de l'entre-deux-guerres, un assez grand nombre de syndicats se trouvent sous le contrôle de noyaux socialistes, et la Confédération Internationale des Syndicats, fondée à cette époque, est sous l'influence de la III^e Internationale¹⁴.

Les intellectuels de la première génération

Avant la Révolution russe, on ne constate pas chez les intellectuels progressistes des parikiès d'Égypte une prédominance de la tendance anarchiste, comme c'était le cas chez les syndicalistes. L'optique marxiste était déjà présente dans ces cercles¹⁵. Giorgos Skliros (1878-1920), découvert installé en Égypte par le comité de rédaction de la revue littéraire avant-gardiste *Grammata* en 1913¹⁶ et érigé en figure centrale du mouvement intellectuel des parikiès, encouragea, de toute évidence, cette orientation. Les positions de Skliros étaient connues. Son livre *Notre question sociale* (1907), première tentative d'analyse marxiste, historique et synchronique de la société grecque, avait donné lieu à d'amples échanges de points de vue dans les pages de la revue athénienne *Noumas*. À l'époque tuberculeux et désespéré, Skliros trouva un soutien moral et matériel auprès des jeunes intellectuels égyptotes qui se regroupèrent autour de lui. Il recommença à publier et à donner des conférences, d'abord dans les salles de conférences des revues qui militaient en faveur de la démotique (*dimotiki* : la langue populaire), *Grammata* et *Néa Zoi*, puis dans le cadre de l'*Endefktirio* du Caire, une association visant à la diffusion d'idées progressistes, fondée en 1915 à son initiative et à celle de Giorgos Pétridis, qui partageait ses idées¹⁷. S'y côtoyaient des républicains, des sociaux-démocrates et des adeptes d'une gauche plus radicale à coloration plutôt marxiste. Une association à l'orientation analogue et de même nom - *Endefktirio* - est fondée plus tard à Port-Saïd, avec pour chef de file le pharmacien Thémis Matsakis, membre de l'association homologue du Caire, et qui s'installe dans la ville vraisemblablement en 1917¹⁸.

p. 76, et Manolis Yalourakis, *I Egyptos ton Ellinon* (L'Égypte des Grecs), Athènes, 1967, p.685-686), peuvent être considérées comme d'inspiration plutôt anarchiste. Par contre, à partir de 1913, année de la réapparition de G. Skliros au sein du monde intellectuel, il y a une recrudescence des textes d'analyse marxiste. Sur Skliros voir Rena Stavridi-Patrikiou, G. Skliros stin Egypto. Sosialismos, dimotikismos kai metarrythmisi (G. Skliros en Égypte. Socialisme, mouvement pour la démotique et innovation), Athènes, 1988.

14. Ilios Yannakakis, " Aux origines du communisme égyptien ", dans *Communisme*, n° 6, 1984, p. 101.

15. Les limites entre les diverses tendances de la gauche ne se présentent pas si rigides. Une grande mobilité est observée pendant les deux premières décennies du XX^e siècle : l'anarchisant G. Vrisimidzakis est souscripteur aux *Socialistika Fylla* (Feuilles Socialistes) publiés à Athènes (ELIA, Archives de St. Parga, Dossier Correspondance 1905-16, lettre de Ath. Gaïtanou-Yanniou, 11/11/1916 et Dossier Correspondance 1917-29, lettre de Ath. Gaïtanou-Yanniou du 19/09/1917). Nikos Doulas, attiré par l'anarchisme en Égypte, une fois rapatrié devient membre du Comité Central du Parti Socialiste grec en 1915 (P.Noutsos, op. cit., vol. 2, p. 449-450). Sakellaris Yannakakis, lié au groupe anarchisant Apouani jusqu'en 1919 (ELIA, op. cit., Dossier Correspondance 1917-1929, lettre de St. Stavrinou, 19/01/1919), participe à la direction du Parti Communiste de l'Égypte (PCE) fondé en 1922. De même, Joseph Rosenthal, juif participant en 1901 au projet anarchiste pour une université populaire, est parmi les pionniers du Parti Socialiste égyptien en 1920, puis du PCE.

16. Sur la revue *Grammata*, voir Maria Rota, *To periodiko 'Grammata' tis Alexandrias* (La revue 'Grammata' d'Alexandrie : 1911-1919), thèse de doctorat, Université Nationale d'Athènes, 1994.

17. Même s'il vit en dehors des frontières grecques, c'est lui qui, après l'Armistice, représente les socialistes de la Grèce au Congrès Socialiste de Berne. (Il regrettera toujours le fait que cette mission lui soit confiée à la suite d'une procédure douteuse). Il est parmi les rares de son cercle à rester fidèle à la III^e Internationale, jusqu'à sa mort en 1932 (ELIA, op. cit., Dossier Correspondance 1930-83, lettre de S. Yannakakis, 11/05/1933). Pourtant il ne s'intéresse qu'aux collectivités de gauche grecques (voir sa réaction à l'activité du PCE décrite par Maria Iordanidou, *San ta trella poulia* (Comme les oiseaux fous), Athènes, 1992, p. 73.

18. ELIA, op. cit., Correspondance 1917-29, lettre de P. Stavrinou, 02/11/1917, lettre de Th. Matsakis, 28/02/1920.

Pour toutes les organisations qui ont vocation à la réflexion théorique, comme pour le mouvement syndicaliste, la période immédiatement postérieure à la fin de la première guerre mondiale fut une époque particulièrement féconde. En 1919, la revue *Grammata* décide de se reconvertir : de revue littéraire, elle devient une revue sociologique progressiste. 1920 voit la fondation à Alexandrie de *Omilos Kinonikon Meleton* (Cercle des Études sociales), dans la gestion duquel l'enseignant Iordanis Iordanidis¹⁹, le chimiste Géorgios Pétridis, l'avocat Polys Modinos²⁰, l'éditeur des *Grammata* Stéfanos Pargas et le marchand d'éponges Sakellaris Yannakakis²¹ joueront un rôle de premier plan.

Les deux *Endefktiria* du Caire et de Suez, et l'*Omilos Kinonikon Meleton* bien sûr, sont des associations tournées sur elles-mêmes, qui s'adressent exclusivement au monde des parikiès au lieu de recruter leurs adeptes dans un périmètre plus vaste. En outre, ces associations ne se fixent pas comme objectif primordial l'action politique : elles fonctionnent essentiellement comme des espaces de diffusion des approches scientifiques modernes et des idées philosophiques progressistes, en organisant des conférences et en montant de petites bibliothèques dans leurs locaux.

Il faut noter ici que la plupart des intellectuels égyptotes de gauche auront une action parallèle sur un front idéologique exclusivement hellénique, puisqu'ils participeront au mouvement en faveur de la langue démotique et de sa consécration dans l'enseignement : ils jouent un rôle de premier plan dans la fondation du Groupe démotociste (*Dimotikistiki Omada* : Giorgos Pétridis, Yannis Lachovaris²², Thémis Matsakis) et des deux succursales du Cercle éducatif d'Égypte à Alexandrie et au Caire (*Ekpaideftikos Omilos* : Giorgos Skliros, Giorgos Pétridis, Iordanis Iordanidis). Par ailleurs, il souffle un vent de démotocisme sur les deux *Entefktiria*, et de nombreuses conférences sont données afin de promouvoir ce courant.

L'action démotociste des Grecs de gauche découle des prises de positions suivantes formulées par Skliros dès 1907, dans *Notre question sociale*. La question de la langue constitue un volet de la reconstruction sociale²³ et, par conséquent, sa solution est liée à un changement sociopolitique plus général. Le mouvement démotociste s'offre comme le champ le mieux approprié dans la réalité grecque pour exercer la critique et la remise en question sociales. Ses membres s'engagent ainsi dans la direction déjà prise par l'intelligentsia progressiste de Grèce métropolitaine de cette époque, qui s'efforça d'influencer, puis de soutenir les tentatives de réforme éducative des gouvernements de Vénizélos.

19. Déjà lié aux cercles socialistes d'Istanbul avant d'arriver en Égypte (P. Noutsos, op. cit. vol. 2, p. 426-7), Iordanidis procède à une série d'innovations pédagogiques dans l'école grecque de Zagagik qu'il dirige, à cause desquelles il se fait licencié en 1919 (Alexandros Argiriou, « O Skliros ke ta prota vimata ton sosialistikou theorion stin Ellada (Skliros et les premiers pas des théories socialistes en Grèce) », dans *Nea Kimena* (Nouveaux textes), Athènes, 1971, p. 230).

20. Il était fils du docteur P. Modinos, qui participa au projet anarchiste de l'université populaire. À la fin des années 1910, il était lié au groupe Apouani (Evgenia Petronda, Loti tou pathous (Loti de la passion), Nicosia, 1991, p. 107).

21. Fils d'un négociant en éponges, ayant manifesté une grande curiosité d'esprit dès son plus jeune âge, intellectuel autodidacte, épris d'art, il sera amené par sa quête, au fil d'un parcours politique personnel, à entrer en contact avec des milieux de gauche, à l'intérieur comme à l'extérieur de la parikia alexandrine. (T. Malanos, op. cit., p. 204 ; G. Athanassiadis, *I proti praxi tis ellinikis tragodias* (Le premier acte de la tragédie grecque), Athènes, 1975, p. 20-21 ; interview avec E. Yannakaki-Tseliou.)

22. Membre du SEKE, le Parti Socialiste grec, à Athènes, il participe en 1918, juste avant d'immigrer au Caire, à la fondation de l'École pour l'étude et la diffusion des principes du socialisme (Rizospastis du 31/12/1918 et du 08/02/1919).

23. Selon l'analyse marxiste schématique de Skliros, la langue *katharevousa*, proche du grec ancien, d'une part facilite la manipulation idéologique qui s'effectue par l'adoration des ancêtres imposée par la bourgeoisie, et de l'autre, étant une langue étrangère pour les enfants qui arrivent à l'école, elle maintient le peuple dans l'ignorance, par conséquent elle le rend exploitable. Par contre, l'utilisation de la langue démotique dans l'enseignement apportera l'éveil du peuple.

Intellectuels et syndicalistes

Ces observations font apparaître une différence de position entre intellectuels et syndicalistes au sein de la gauche dans les parikiès d'Égypte. Les premiers participent activement, en dépit de la distance géographique, à la confrontation politique qui est à l'œuvre en Grèce métropolitaine en termes de conservatisme-progrès, démontrant ainsi leur vif intérêt pour les évolutions politiques de leur mère patrie. Leur action « grécocentriste » induit chez eux un engagement dans des associations composées de Grecs pour ce qui est des membres, ciblées sur un public grec et, dans une large mesure, impliquées dans des problèmes grecs et purement grecs, même dans le cas des associations démoticistes. Cela les amène à faire des choix du même ordre en ce qui concerne leurs textes qui, souvent, portent sur une thématique grecque, sont, en règle générale, en langue grecque, et s'adressent à un vaste public de lecteurs grecs, et pas exclusivement aux Grecs d'Égypte. Enfin, leur activité se situe essentiellement au niveau théorique.

Les ouvriers syndicalistes, en revanche, visent dans le cadre de leurs groupements une action plus internationaliste, qui a bien sûr une dimension pratique. Dans le même temps, ils échappent au réformisme auquel sont inévitablement conduits les intellectuels des parikiès, dans la mesure où il tentent d'établir des passerelles avec les bourgeois démocrates, afin d'obtenir des réformes progressives dans l'état grec anachronique²⁴. L'exemple le plus éloquent de l'attitude radicale des syndicalistes nous est fourni par l'occupation de plusieurs semaines des manufactures de tabac, déclenchée par les syndicats internationaux lors de la grève de 1919.

La participation grecque au Parti Communiste d'Égypte

On compte toutefois dans les parikiès d'Égypte un petit nombre d'intellectuels de gauche qui s'écartent du profil dominant. Tel est le cas de S. Yannakakis, qui en 1922 participera activement à une entreprise à caractère internationaliste mais prenant en même temps la forme d'une intervention politique non seulement théorique mais aussi pratique : la fondation du premier Parti Communiste égyptien (PCE)²⁵. Adhéreront bientôt à ce tout jeune parti deux autres membres de Omilos Kinonikon Meleton : le Chypriote Valtetsiotis et la jeune Maria Kriézi, la future épouse de I. Iordanidis, qui se rendra célèbre plus tard comme écrivain. Il semble d'ailleurs que Iordanidis lui-même ait apporté son aide mais sans aller jusqu'à décider, à l'instar de ses amis dont il partageait les idéaux, de s'investir activement dans l'organisation. À ses yeux, en effet, l'ignorance de la langue arabe constitue un facteur qui interdit une telle intégration et, de plus, il considère que les intellectuels égyptiens qui ont fondé ce parti sont coupés du peuple égyptien²⁶.

24. L'argumentation de Skliros et de son cercle est basée sur la théorie de l'évolution marxiste : la condition nécessaire pour avancer vers une société socialiste est d'avoir réalisé le développement capitaliste. Les socialistes peuvent donc collaborer avec un parti bourgeois pour accélérer l'accomplissement de cette étape préalable.

25. Le PCE est issu du Parti Socialiste Égyptien, qui annonça sa fondation dans la presse en 1921 mais fut créé en 1920 (Selma Botman, *The rise of Egyptian communism : 1939-1970*, Syracuse, N.Y., 1988, p. 1-3).

26. En outre, I. Iordanidis estimait à l'époque que son militantisme était plus nécessaire en Grèce, où il s'installa l'année suivante. (M. Iordanidou, op. cit., p. 71, 76, 80, 83). Ces réserves à l'égard du PCE ne vont pas à l'encontre de ce que M. Iordanidou reporta lors d'une interview : que son mari intervint pour mettre la direction du PCE nouveau-né en contact avec le Komintern à travers ses connaissances dans le Parti Communiste de la Grèce (A. Kitroeff, op.cit., p. 139). Son intervention découle de la pratique générale de solidarité et probablement de son intention d'aider le nouveau parti à trouver la « bonne voie ». D'ailleurs, le local du PCE se trouvait juste en face du local de Omilos Kinonikon Meleton, les gens se connaissaient et maintenaient un contact régulier (ce qui est aussi vérifié par la correspondance de St. Pargas, qui est considéré par un correspondant comme camarade de J. Rosenthal, membre éminent alors du PCE : ELIA, op. cit., Dossier Correspondance

De toute évidence, un homme comme S. Yannakakis, qui connaissait le parler local, se sentait mieux intégré dans le milieu égyptien que les autres intellectuels de la parikia grecque. Cohérent dans ses choix, il veilla à prendre la nationalité égyptienne et fut membre du PCE jusqu'en 1924, date à laquelle il fut arrêté en même temps que presque tous les cadres du Parti. En fait, le PCE qui, dès les premiers temps, avait connu des difficultés de recrutement - essentiellement du fait que le mouvement nationaliste était plus convaincant pour la population égyptienne - fut démantelé avant même d'avoir eu le temps de se développer. Une vague d'arrestations successives (1923, 1924, 1925) décima ses membres déjà peu nombreux.

Quelques noyaux communistes furent vraisemblablement préservés ou se reconstituèrent et demeurèrent opérationnels jusqu'en 1927. De nouvelles arrestations massives lui portèrent alors le coup de grâce. Les informations dont nous disposons quant à ces dernières arrestations nous éclairent sur la participation des Égyptiotes au parti : 27 étaient des ouvriers étrangers, dont des Grecs à coup sûr et vraisemblablement des Arméniens et/ou des Italiens²⁷. On peut en conclure que si les Grecs d'Égypte appartenant à la mouvance intellectuelle furent rares à s'inscrire au PCE, leurs compatriotes issus de la classe ouvrière furent bien plus nombreux à le rallier.

Le temps du repli

La grande mobilité idéologique et syndicaliste qu'on avait pu observer dans les milieux de gauche durant les premières années de l'entre-deux-guerres devait être de bien courte durée, en Égypte en général comme au sein des parikiès.

Examinons un peu le contexte général. Les autorités égyptiennes avaient durci leur position face aux hommes de gauche. La Confédération Internationaliste des Syndicats avait été déclarée illégale en 1924 et les persécutions avaient démantelé le PCE.

Du côté des Égyptiotes, la dynamique grecque dans le domaine syndical s'était vue porter un sérieux coup par l'introduction des machines dans les manufactures de tabac. On peut même dire qu'elle avait éliminé les puissants syndicats internationaux auxquels participaient auparavant les nombreux fabricants de cigarettes grecs. En ce qui concerne l'action des intellectuels, l'Entefktirio du Caire cessa de fonctionner peu après la mort de Skliros²⁸, l'entreprise de la revue sociologique de gauche Grammata fut abandonnée pour des raisons financières (1921), les autorités locales fermèrent l'Omilos Kinonikon Meleton²⁹, suite aux premières arrestations de membres du PCE (1923)³⁰. Outre le climat engendré par les persécutions policières et les pressions exercées³¹, leur cercle avait perdu deux de ses figures les plus marquantes, au Caire et à Alexandrie, en la personne de Skliros prématurément décédé en 1920³² et de Iordanidis reparti en Grèce en 1923. Tout

1917-29, lettre de K. Tamasoudis, 26/08/1922). Fruit de ce contact doit être le Comité du secours aux affaires de la Russie, qui existait déjà en 1922 et se maintint au moins jusqu'en juillet 1923 (ELIA, op.cit., lettre de D. Chosteva, 19/07/1923).

27. I. Yannakakis, op. cit., note 29, p. 108 ; O. Karayannis, op. cit., n° 11, Janv.-Mars 1986, p. 16, et n° 18, Oct.-Déc. 1987, p. 15.

28. Lorsqu'il ouvrira à nouveau ses portes en 1928, Entefktirion ne sera plus un lieu privilégié pour les idées socialistes, mais il demeurera un espace au sein duquel l'expression de toute problématique possible sera tolérée (G. Athanassiadis, op. cit., p. 18-19).

29. M. Yalourakis, op. cit., p. 643

30. Quant aux parikiès, elles seront également dépourvues des collectivités ayant un discours démocratique novateur (Dimotikistiki Omada, Ekpedeftikos Omilos).

31. Certains intellectuels de gauche étaient menacés d'expulsion par les autorités égyptiennes s'ils continuaient leur activité. Pendant sa détention lors de la Deuxième Guerre Mondiale, Lachovaris avouait ses remords d'avoir alors cédé à ces pressions (O Karayannis, op. cit., n° 13, Juin-Sept. 1986, p. 16).

32. Selon le nouveau calendrier il est mort le 4 janvier 1920, selon l'ancien le 22 décembre 1919.

cela explique sans doute en partie que, dès lors, l'action des intellectuels progressistes ait molli sérieusement³³.

Seules quelques petites flammes devaient rester allumées, en attendant que la gauche se régénère au sein des parikiès d'Égypte vers le milieu de la décennie suivante : quelques conférences données par-ci, par-là, dans le cadre d'associations culturelles³⁴, quelques textes abrités dans les colonnes de certains journaux et dans la nouvelle revue de St. Pargas, *Panégyptia* (1931). Or, parmi ces petites flammes, certaines allaient s'avérer très importantes pour l'avenir de cette gauche, celles entretenues grâce à l'initiative de S. Yannakakis.

Deuxième tentative de fonder un PCE

S. Yannakakis sort de prison en 1925. Désormais installé au Caire, il ne tarde pas à renouer avec son action antérieure. Évoluant dans un environnement qui lui est accessible, celui de la parikia, il recrute quelques Égyptiotes, des hommes jeunes pour la plupart³⁵, tout en maintenant le contact avec un cadre du premier PCE, qui avait été arrêté lui aussi en 1924, Mohamed 'Abdel Azîz. En 1928, le Komintern s'efforcera de faire valoir l'existence de cette organisation essentiellement grecque pour reformer le Parti Communiste d'Égypte. Le Komintern charge les partis communistes de Syrie et de Palestine d'apporter leur aide dans ce sens, en particulier en guidant le PCE sur la question de ses relations avec le mouvement nationaliste³⁶. 'Abdel Azîz, qui a fréquenté une école destinée aux cadres du parti à Moscou, est nommé secrétaire général. Mais si le PCE, ainsi régénéré, est doté d'un secrétaire général égyptien, ce sont les membres égyptiens qui lui font défaut.

L'organisation Yannakakis-'Azîz se fixe comme première priorité de réveiller et de mobiliser le prolétariat égyptien. Les communistes grecs, constituant l'épine dorsale de ce nouveau parti, redoublent d'efforts pour développer des connexions dans le mouvement syndical égyptien. Se proposant d'éclairer la classe ouvrière égyptienne, ceux-ci éditent un journal manuscrit et ronéotypé en arabe, *La Voix de l'ouvrier*³⁷, qu'ils font circuler

33. Si on observe les cas particuliers des intellectuels qui se sont retirés, on peut découvrir d'autres raisons. Pour certains, c'était le scepticisme produit par les évolutions en URSS, comme apparemment pour St. Pargas (voir les lettres sur la situation en URSS : ELIA, Archives Pargas, Dossier Correspondance 1917-29, lettre de D. Hostévas, du 30-08-1922 et lettres d'Olympia Antonopoulou, du 14-08-1924 et du 11-09-1924) et pour Mihalis Péridis, voir son roman autobiographique *I Galini stin Alexandria* (La famille Galinos à Alexandrie), Athènes, 1954, p. 201-4 et 221-227, ainsi que ses notes dans le dossier « Textes et Notes » à ELIA, Archives M. Péridis. Pour d'autres, c'était probablement le passage dans la vraie vie adulte, lourde des obligations professionnelles et familiales.

34. Par exemple, la conférence que G. Petridis donna sur Skiros en 1929, qui impressionna G. Athanassiadis, op. cit., p. 18.

35. Giorgos Dimou, raconte que Yannakakis profita de leurs intérêts littéraires pour les attirer au communisme (« Ta pedika ekina chronia » (Cette enfance-là), dans *Diavazo*, n°171, 15/07/1987, p. 25.

36. Le Komintern estima que les fautes qui avaient conduit à l'échec le premier PCE concernaient surtout les relations entretenues avec le parti nationaliste Wafd. (I. Yannakakis, op. cit., p. 103-4). Il conclut que le PCE n'avait pas bien assimilé les décisions du second congrès de l'Internationale (1920), qui reconnaissait l'existence d'un nationalisme révolutionnaire avec lequel les PC devaient collaborer contre le colonialisme (René Galissot, « Libération nationale et communisme dans le monde arabe », dans Michel Dreyfus, Bruno Groppo... (éd.), *Le siècle des communismes*, traduit en grec, Athènes, 2001, p. 366). Cette critique semble aujourd'hui extrêmement sévère, puisque le Komintern même avait du mal à définir la politique idéale à l'égard des mouvements nationalistes. Sur les changements de la politique du Komintern, voir Tareq Ismael, *The communist movement in the Arab world*, London, 2005, p. 14 et 17, et Kevin Mc Dermott, Jeremy Agnew, *The Comintern : a history of international communism from Lenin to Stalin*, London, 1996, p. 223-224 et 235-236.

37. La réalisation fut entreprise par deux membres de l'organisation connaissant l'arabe écrit (O. Karayannis, op. cit., n° 11, Janv.-Mars 1986, p. 16.)

parmi les travailleurs égyptiens. Chaque fois qu'ils en ont l'occasion, un soutien est apporté aux grèves d'ouvriers égyptiens, avec une aide financière³⁸.

Parallèlement, ces militants profitent de leur facilité d'accès aux professions comportant une forte présence grecque pour mettre en place un réseau de communication et élargir leur champ d'influence dans le mouvement syndicaliste du pays. Ils atteignent ainsi plusieurs objectifs. En premier, à travers le syndicat des employés en restauration et en pâtisserie, syndicat essentiellement grec, mis en place grâce aux démarches de l'organisation, un membre de l'organisation réussit à devenir membre du Conseil d'administration de la Fédération internationale des employés de commerce du Caire. Cette participation s'avère capitale, puisqu'il s'agit d'une fédération qui est représentée dans une commission gouvernementale chargée de rédiger une législation du travail. De même, par le biais du syndicat des menuisiers, trois membres de l'organisation infiltrent, en tant que représentants des travailleurs étrangers, le comité directeur de la Confédération des syndicats, qui est contrôlée par le parti nationaliste égyptien, le Wafd³⁹.

Comparés à ses ambitions, les succès de l'organisation auprès du mouvement ouvrier égyptien sont maigres. Sa contribution au mouvement syndicaliste se limite à des milieux professionnels se caractérisant par une présence majoritaire de travailleurs grecs ou du moins étrangers. Excepté l'infiltration réussie au sommet déjà évoquée, sa volonté d'infiltrer la classe ouvrière égyptienne en reste au niveau des intentions.

Au demeurant, l'organisation reste conséquente par rapport à ses choix. Bien qu'elle ne soit pas composée d'Égyptiens, elle se fixe comme champ d'action la société indigène. Le postulat marxiste classique et l'outil théorique de base pour programmer la lutte des classes sont l'analyse des données économiques et sociales. L'organisation confie donc à une commission constituée de quelques-uns de ses membres l'étude historique et synchronique de l'économie et de la société égyptiennes.

Les conclusions de cette étude révèlent que l'économie est contrôlée par le capital étranger. Quant au niveau de vie misérable du peuple égyptien, et en particulier des fellahs, il découle de sa triple exploitation : par l'état colonial, qui s'assure des matières premières à bas prix et un vaste marché pour son capital industriel ; par les autres capitalistes étrangers qui sont favorisés par le régime colonial ; par les grands propriétaires terriens locaux, qui collaborent étroitement avec le pouvoir colonial⁴⁰. Ces constatations sont aux antipodes du discours dominant des Égyptiennes et des autres étrangers installés en Égypte, qui vante la contribution des étrangers, si bénéfique au développement économique du pays. Aussi, par l'adoption de cette logique, l'organisation se coupe-t-elle de la mentalité et de la réalité des parikiès.

La seule tentative de l'organisation d'intervenir politiquement au sein de la population ethnique dont elle est issue s'inscrit précisément dans la logique de l'extraversion, du dépassement des cloisons étanches de la colonie grecque, de l'ouverture à la population égyptienne. Ainsi, lors d'une assemblée générale de l'Association des anciens élèves de la section hellénique de l'École Ambétios, au début des années 1930, des membres de l'organisation suggèrent que les anciens élèves de la section arabe aient eux aussi le droit de s'inscrire à l'association⁴¹. Ils invoquent comme argument que les anciens élèves grecs doivent faire preuve d'un « esprit de fraternisation avec les anciens élèves égyptiens »,

38. Cette pratique de solidarité fut maintenue jusqu'à la fin des années 1930 (Interview avec Giorgos Parthenopoulos).

39. O. Karayannis, op. cit., n° 11, Janv.-Mars 1986, p. 15-16.

40. Cette tentative date du début des années 1930. Elle est basée sur les statistiques officielles et sur d'autres sources d'informations, parmi lesquelles un exposé d'un professeur d'université égyptien, qui était un sympathisant. O. Karayannis, op. cit., n° 15, Janv.-Mars 1987, p. 15-16.

41. L'existence de deux départements, un grec et un arabe, était prévue par le testament des donateurs de l'école, les frères Abet.

de sorte que l'association en question devienne « un espace de communication avec la jeunesse du pays où ils vivent et de coopération avec elle, lorsque les circonstances y invitent⁴² ». Toutefois, cette proposition est qualifiée d'absurde, quand ce n'est pas de scandaleuse, par l'écrasante majorité des membres présents. Elle est par conséquent rejetée.

En 1932, l'organisation, qui s'est développée, ressent le besoin de s'assurer de sa ligne politique et, dans le même temps, désire coordonner son action avec celle d'autres groupes communistes existant éventuellement dans le pays. Elle s'efforce donc de rétablir le contact avec Moscou, toujours grâce à ses connexions en Grèce métropolitaine. Les informations qu'elle recevra du Komintern, directement en 1932 et indirectement en 1935, la conduiront à se restructurer. En 1932, 'Abdel Azîz est exclu de l'organisation. Puis, trois ans plus tard, Yannakakis est mis en quarantaine. Le Komintern accuse le premier et soupçonne le second de collaborer avec la Sécurité égyptienne et l'Intelligence Service⁴³.

L'organisation n'est pas reconnue comme Parti Communiste d'Égypte et n'est pas jugée suffisamment sûre pour être rattachée au Komintern. Elle se voit donc obligée de poursuivre son action sans l'aval de Moscou, ce qui au demeurant ne donne lieu à aucun changement d'orientation. Elle continue à estimer que son champ d'action est la société égyptienne et, dans cette optique, au sein du nouveau Comité central mis en place en 1935, on verra figurer auprès des cinq noms grecs (Odysséas Karayannis, Théodosios Piéridis, Alexandra Koutsoupou - qui épousera Th. Piéridis en 1936 -, Yannis Chatziandrás - qui par la suite deviendra écrivain célèbre sous le nom de Stratis Tsirkas -, Kostas Vergopoulos) un nom étranger, celui du Suisse Paul Jacot-Descombes⁴⁴, qui servira de lien avec d'autres groupes communistes.

La Ligue Pacifiste

La fondation de la Ligue Pacifiste ouvre une nouvelle page dans l'histoire de la gauche en Égypte en général et des Égyptiennes en particulier. Cette association dispose de sections au Caire et à Alexandrie. Elle est un groupement légal qui accueille les gens de gauche des différentes ethnies et issus des différentes organisations : Juifs, Italiens, Grecs, Égyptiens. Bien qu'elle ne soit pas la première association internationale à regrouper des intellectuels de gauche en Égypte (elle avait été précédée par « Les Essayistes »⁴⁵), la Ligue Pacifiste n'en correspond pas moins à un moment majeur de cette activité

42. G. Ph. Piéridis, op. cit., p. 109.

43. En 1932, c'est grâce à I. Iordanidis, installé alors à Athènes, que Petros Ioannidis arrive à contacter le Komintern comme représentant du PCE. Il apprend alors que le Secrétaire Général 'Abdel Azîz est accusé de trahison. En 1935, on envoie O. Karayannis. Il compte suivre le même chemin, mais le KKE refuse de l'aider à cause des informations incriminant la direction de PCE. Quand Karayannis rentrera en Égypte, la position de l'organisation envers S. Yannakakis ne sera pas aussi sévère qu'envers 'Abdel Azîz : un membre du Comité Central sera chargé de maintenir le contact avec Yannakakis. (O. Karayannis, op. cit., n° 11, Janv.-Mars 1986, p. 16). Le KKE a apparemment obtenu ces informations lors du VII^e congrès de l'Internationale (1935) où Nanter, un Syrien, affirma que le PCE était corrompu par les sionistes et proposa comme solution l'arabisation du parti. (I. Yannakakis, op. cit., p. 105).

44. Jacot-Descombes fut le principal inspirateur de la Ligue Pacifiste (1934-35). Né dans une famille bourgeoise, il avait adopté l'idéologie communiste en Allemagne, où il avait étudié. Installé de nouveau en Égypte après l'ascension de Hitler au pouvoir (1933), et désirant passer à l'action politique, il se met en contact avec S. Yannakakis et participe à son organisation pendant quelques années (Selma Botman, op. cit., p. 6-10). En 1935, sinon avant, il est membre du Comité Central et ne quitte sa place que lorsque l'organisation décide de focaliser son travail sur l'intérieur de la parikia, comme nous le verrons par la suite (O. Karayannis, op. cit., n° 11, 1986, p. 16).

45. « Les Essayistes » furent une association fondée au Caire par Léon Castro à la fin des années 1920 ou au début des années 1930. Elle fonctionnait comme un lieu de débats où participaient des Juifs, des Italiens, des

internationaliste. En effet, elle rassemble toute la gamme des groupes ethniques, même si en termes de pourcentages elle ne reflète pas la composition démographique du pays. En effet, les Égyptiens n'y sont présents qu'en nombre infime. Elle allie travail théorique et activisme, puisqu'elle organise des conférences dans son local et s'ouvre au plus large public en distribuant des tracts dans la rue et en récoltant de l'argent, par exemple pour aider les Républicains pendant la guerre civile espagnole.

La Ligue absorbera une grande partie de l'action des communistes égyptiennes durant la phase de l'avant-guerre et deviendra l'un des principaux espaces de travail pour les membres de leur organisation. Tout d'abord parce que la revendication par excellence qu'elle fait valoir, le maintien de la paix, a été inscrite à cette époque parmi les priorités du mouvement communiste international. Ensuite parce qu'étant une association pluriethnique, elle cadre avec la volonté des communistes égyptiennes de cette génération de faire œuvre internationaliste. Enfin, elle satisfait leur désir d'activisme. Bien entendu, aux côtés des membres de l'organisation se mobilisent alors au sein de la Ligue certains de leurs congénères qui se trouvent dans leur champ d'influence idéologique⁴⁶.

Le tournant dans l'action de l'organisation communiste égyptienne

À partir d'un certain moment, l'action internationaliste de l'organisation se limite en fait à la Ligue Pacifiste. Le reste de l'activité concerne les parikiès. L'impact quasiment nul de l'organisation sur la classe ouvrière égyptienne était très certainement un constat douloureux, qui pesait sur ses membres. Mais à un certain moment, après le milieu des années 1930, ils se libèrent de ce poids. Si l'on en croit le témoignage d'un membre du Comité central de l'époque, le responsable chargé de fixer la ligne d'une autre petite organisation communiste de la région, qui ne comptait pas parmi ses membres uniquement des étrangers, leur conseille de « limiter leurs ambitions à l'organisation des travailleurs égyptiens en syndicats et de tourner leur action vers la démocratisation de la colonie grecque, dans l'espace de laquelle il leur est plus facile de circuler et où leurs potentialités étaient plus grandes⁴⁷ ». On peut supposer que le cadre en question fonde sa directive sur une décision du 7^e congrès du Komintern (été 1935) d'arabiser les partis communistes d'Égypte et de Syrie, une directive que de toute évidence les communistes égyptiennes ignorent, faute de connexion directe.

Grecs, des Syriens, des Égyptiens, couvrant un large éventail idéologique : démocrates, sionistes gauchistes, gauchistes athées... (Selma Botman, op. cit., p. 6). Thodosi Piéridis fut membre du comité des « Essayistes » en 1935 (G. Ph. Piéridis, *Poiitika Apanta* (Œuvres complètes de Thodosi Piéridis), Nicosia, 1975, vol. 1, p. 12). Sur Th. Piéridis voir aussi F. Iliou, A. Mathéou, P. Polémi, « Tria kimena, tris stigmes tou Th. Piéridi » (Trois textes, trois moments de Th. Piéridis), dans *Archiotaxio*, n° 6, mai 2004, p. 105-133). Il faut noter ici l'existence d'une autre association pluriethnique progressiste, « Les Libres Penseurs ». Elle a lutté pour assurer le droit à un enterrement non religieux à ceux qui le désiraient, et a réussi à créer deux petits cimetières civils au Caire et à Alexandrie. Y. Lachovaris et S. Yannakakis ont participé activement aux « Libres Penseurs ». (Pour le cimetière d'Alexandrie, où S. Yannakakis fut enterré, voir Virginia Vergi-Neri, « To nekrotafio ton atheon » (Le cimetière des athées), dans *Istoria ikonografimeni tou Papyrou* (Histoire Illustrée de Papyrus), t. 384, Juin 2000, p. 90-97.

46. Après la déclaration de la Seconde Guerre mondiale, les membres de la Ligue s'interrogent sur la signification de son existence. En s'appuyant sur le fait que nul ne saurait désormais parler de paix dans un moment où c'est la survie même de la démocratie qui est compromise (et par la suite, la survie des démocraties populaires et de l'URSS), la Ligue s'autodissout. Certains de ses membres fondent alors l'association « Groupe Études », ayant pour but l'étude de la société égyptienne (S. Botman, op. cit., p. 8). La nouvelle association ne deviendra jamais un lieu privilégié pour les Égyptiennes de gauche, puisque ce sont la guerre anti-fasciste et les évolutions en Grèce qui attirent alors leur intérêt.

47. Le témoignage ne précise pas de quelle organisation il était responsable. (O. Karayannis, op. cit., n° 12, Avril-juin 1986, p. 16). Comme cette personne fut contactée à Port-Saïd, il est probable qu'elle était le responsable du Komintern pour le Moyen Orient. Marcel Israël, en 1939, avait fait une rencontre semblable (Gilles Perrault, *Un homme à part*, Paris, 2006, p. 90-91).

Pour finir, l'organisation suit cette ligne car elle prend conscience, toujours selon le même témoignage, que son « ambition » d'œuvrer dans le cadre du peuple égyptien était « utopique, du fait qu'elle sous-estimait dans son enthousiasme juvénile les difficultés insurmontables de langue, de religion et de contact⁴⁸ ». Il semble intéressant de nous arrêter un moment sur l'autocritique à laquelle se livrèrent alors ses membres et sur les motivations invoquées pour justifier le changement de ligne de conduite. Du fait de leur inexpérience et de leur enthousiasme, étant de jeunes militants, ils n'avaient pas su évaluer correctement la situation. De même, ils n'avaient pas compris que leur objectif était excessivement ambitieux, que l'ignorance de la langue et la distance qui séparait les membres de l'organisation de la population autochtone, en tant qu'étrangers et de surcroît de confession religieuse différente, constituait un obstacle insurmontable. Enfin, les possibilités effectives d'application de la consigne internationaliste d'œuvrer dans le cadre de la classe ouvrière égyptienne étaient minimes. Mais il est peu vraisemblable toutefois qu'ils n'aient pas éprouvé cette difficulté avant la directive précitée. Simplement, ils n'avaient pas songé à renoncer à leur tentative, considérant qu'une telle abdication constituerait une trahison de leur prise de position idéologique. Il semblerait que la proposition de centrer leurs efforts sur les parikiès, dans la mesure où elle émanait d'une formation idéologique communiste reconnue, les ait décupabilisés et leur ait permis d'admettre qu'il leur était impossible d'atteindre leur objectif initial.

La réorientation de l'organisation fut facilitée par les évolutions politiques en Grèce. Un coup d'état impose la dictature fascisante de I. Métaxas le 4 août 1936. La conjoncture fournit donc un objectif logique : endiguer la fascisation des parikiès. Il convient de noter que les communistes égyptiotes ont vu de leurs yeux le processus de fascisation de leurs concitoyens italiens, intervenu précédemment. Par conséquent, dans leur esprit, le danger n'a rien de théorique et cette expérience immédiate impose comme une nécessité réelle et pressante le nouvel objectif de l'organisation.

Un tel objectif permet le passage en douceur de l'optique précédente à la nouvelle, car il s'inscrit dans une lutte que livrent désormais les organisations communistes à l'échelle mondiale après la décision de la IIIe Internationale sur le Front uni. Autrement dit, il constitue l'application spécifique dans le cadre des parikiès d'un objectif internationaliste plus vaste. En outre, le démarrage de cette nouvelle action apparaît plutôt facile à réaliser. Car le nouvel objectif consistant à empêcher la fascisation n'est pas aussi difficile à réaliser à l'intérieur des parikiès que l'objectif antérieur consistant à développer la conscience de classe du prolétariat et à l'organiser sur la base de la IIIe Internationale. Ce dernier, s'il était limité au sein de la colonie grecque, non seulement se heurtait au nombre restreint des prolétaires grecs, mais aussi comporterait une contradiction : tout en étant communistes, les militants devraient agir sur un plan syndical, en se focalisant sur un sous-groupe national de travailleurs, et donc aller à l'encontre de l'esprit internationaliste.

Après l'instauration de la dictature, la tentative de créer un front anti-Métaxas découle donc tout naturellement et directement du recentrage de l'organisation. C'est dans cette direction qu'elle travaillera à travers les associations des parikiès, en particulier celles fréquentées par des jeunes, du fait que dans son écrasante majorité, elle est constituée de jeunes militants. Elle fournira également une aide financière substantielle au journal *Kiryx*, édité par E. Samios, qui conserve une ligne d'opposition au régime. En effet, il est important qu'existe un organe de presse susceptible de la soutenir dans le travail qu'elle accomplit pour éclairer les esprits sur la dictature grecque et le fascisme européen en général. Dans le même temps, un groupe de membres de l'organisation, experts dans le

48. O. Karayannis, op. cit., n° 15, Janv.-Mars 1987, p. 15.

manement de la langue (Th. Piéridis, St. Tsirkas, St. Zerbinis), se chargent d'envoyer des articles au journal, de manière à soutenir son orientation idéologique⁴⁹.

Dès lors que le gouvernement de Métaxas commence à mettre la main sur les parikiès, les kinotitès et leurs écoles, l'organisation joue un rôle de premier plan dans la constitution d'un ample front anti-Métaxas. On assiste alors à la mise en place de comités de sauvegarde de l'indépendance des kinotitès auxquels participent également des égyptiotes républicains⁵⁰. Suite à la tentative de l'ambassade de Grèce de remplacer le corps des scouts par une organisation de la jeunesse inféodée à l'idéologie de Métaxas (l'EON), de nouveaux alliés rejoignent inopinément la lutte : les chefs scouts adultes, les scouts mineurs, auxquels de nombreux jeunes de leur âge emboîtent le pas⁵¹. Suite aux démarches des autorités consulaires, le climat devient si propice parmi la jeunesse estudiantine que l'on voit se créer des groupes d'élèves dans la mouvance de l'organisation, sans qu'il y ait adhésion officielle. Dans ce cadre ont lieu des séminaires et des débats idéologiques. Ils constitueront une véritable pépinière pour la génération suivante des Égyptiotes de gauche⁵².

Grécocentrisme durant la Seconde Guerre mondiale⁵³

La seconde guerre mondiale ne fera qu'accentuer de façon décisive le repli de l'organisation vers l'intérieur de la colonie, en renforçant l'intérêt pour les événements se déroulant dans la métropole où s'est dores et déjà engagée la phase de la lutte contre Métaxas.

La guerre modifie la situation. Après la conquête de la Crète, le gouvernement grec s'exile en Égypte où se créent les forces armées grecques du Moyen-Orient (constituées de Grecs métropolitains et de Grecs d'Égypte) : désormais, la scène sur laquelle se jouent les confrontations politiques de Grèce métropolitaine se déplace dans le pays du Nil. C'est ainsi qu'il devient pratiquement impossible pour les Égyptiotes ayant une sensibilité de gauche de rester indifférents à des événements qui se déroulent juste à leur porte et qui visent à maintenir le pouvoir politique et militaire dans des cercles monarchistes et d'extrême droite, pendant et surtout après la guerre.

49. Pour la lutte contre la dictature de Metaxas, voir G. Athanassiadis, op. cit., p. 29-30, et Vassilis Néféloudis, *I Ethniki antistasi sti Mesi Anatoli* (La résistance nationale au Moyen Orient), Athènes, 1981, vol. A, p. 70.

50. En tête de cet effort se trouvaient Yannis Lachovaris au Caire et Stratis Zerbinis à Alexandrie. Ce dernier provenait d'une famille de la grande bourgeoisie, et a offert sa fortune pour soutenir l'activité de l'organisation communiste grecque. Sa vie aventureuse a inspiré un roman historique : Panayotis Venardos, *To Flogodendro* (Le Flamboyant), Athènes, 2002.

51. Nous citons de manière indicative trois articles parus sur ce sujet dans un journal de la droite, Fos : "Sur les scouts", 03/03/1939 et 17/03/1939, et "Lettres envoyées à Fos", 07/06/1939.

52. Interviews avec Dimitris Spathis et Vassilis Konstantinidis.

53. Voir sur les événements de cette période : G. Athanassiadis, op. cit. ; V. Néféloudis, op. cit., vol. 2 ; Stratis Tsirkas, « I pnevmatiki andistasi sti Mesi Anatoli » (La résistance intellectuelle au Moyen Orient), *Epithéorisi Technis*, vol. 87-88, Mars-Avril 1962, p. 480-501 ; Vaguélis Chatziaguélis et Lambis Rappas, *To Ogdoo Tagma* (Le Huitième Régiment), Athènes, 1994 ; Georgios Christodoulou, *El Alamein, Mesi Anatoli, Bardia* (El Alamein - Moyen Orient - Bardia), Athènes, 2002 ; Panayotis Kanellopoulos, *Imeroloyo Katochis* (Journal de l'Occupation 31/3/1940-15/1/1944), Athènes, 2003 (nouvelle édition) ; Yannis Tamvaklis, *Odiporiko sti Mesi Anatoli* (L'itinéraire au Moyen Orient), Athènes, 2003 ; Tasos Sakelaropoulos, « I enoples dynamis. Symmachies ke dihasmi sti Mesi Anatoli » (L'armée. Alliances et ruptures au Moyen Orient, 1941-44), dans *Histoire de l'Hellénisme contemporain*, Athènes, 2003, vol. 8, p. 169-178 ; Procopis Papastratis, *British policy towards Greece during the Second World War 1941-44*, Oxford, 1984 ; Alexander Kitroeff, *Anglo-greek Relations and the Greek situation in Egypt 1941-44*, (M.A. thesis), University of Keele, 1979, et « I elliniki parikia stin Egypto ke o Defteros Pagosmios Polemos » (La colonie grecque en Égypte et la Seconde Guerre Mondiale), dans *Mnimon*, n° 9, 1984, p. 1-32.

Parmi les réfugiés et les volontaires qui arrivent de la Grèce occupée, figurent également des membres du Parti Communiste grec, en grec KKE. Des dirigeants du parti, avec des délégations du Front National de Libération, en grec EAM⁵⁴, se rendent au Caire. Pour la première fois, en fait, les membres de l'organisation des Égyptiotes se voient offrir la possibilité d'établir un lien organique avec des camarades de leur pays d'origine, et de nouer un contact avec des cadres supérieurs. La nécessité d'élaborer une orientation commune des organisations de gauche, au sein comme en dehors des forces armées du Moyen Orient, s'impose à l'évidence. Alors se met en place le Comité Central de Lutte, en grec KEA, auquel participent les secrétaires des organisations clandestines de l'armée de terre et de la marine, de l'organisation des marins employés sur des navires marchands et de l'organisation des Égyptiotes⁵⁵ qui, à la fin de l'année 1943, prend le nom d'Antifasistiki Protoporia (avant-garde antifasciste)⁵⁶. Celle-ci se charge d'éditer les brochures des différentes organisations⁵⁷, met à disposition des maisons pour abriter les réunions et pour héberger les camarades mobilisés, réunit de l'argent pour couvrir les besoins des organisations des trois corps des forces armées, en grec ASO, AON, AOA.

Bien sûr, la définition d'une ligne commune avec les camarades du KKE n'implique pas pour l'organisation des Égyptiotes qu'elle rompe ses liens avec le reste de la gauche égyptienne, après des années de coopération au sein de la Ligue Pacifiste. Durant la période 1943-1944, et particulièrement durant les persécutions des militaires et des civils de gauche, on a recours à ces contacts et l'Antifasistiki Protoporia (AP) recevra même une aide substantielle des communistes non Grecs⁵⁸. Il n'empêche que c'est avec les camarades du KKE que l'AP maintient désormais un lien organique.

En Grèce, comme ailleurs bien sûr pendant la guerre, la gauche déplace son combat de la lutte des classes vers la lutte de libération nationale, jouant un rôle de premier plan dans la mise en place de vastes organisations où s'enrôlent, outre les communistes, des citoyens issus de la plus large mouvance progressiste. Ainsi visera-t-on à fonder en Égypte la Ligue Grecque de Libération, en grec EAS, qui constitue en fait l'EAM des parikiès.

Une grande partie de l'action des communistes égyptiotes tourne donc autour de l'EAS : publication de son journal *Ellin*⁵⁹, information des membres des parikiès et plus globalement de leurs concitoyens sur la situation, d'une part en Grèce, de l'autre au sein des forces armées du Moyen Orient, par le biais de rapports, de conférences, de tracts en grec mais aussi en anglais après le mouvement d'avril 1944, collectes de fonds destinés à apporter une aide matérielle initialement aux concitoyens occupés et aux familles des

54. EAM (Ethniko Apeleftherotiko Metopo : Front de Libération Nationale) est l'organisation grecque de résistance la plus importante pendant l'occupation nazie. Fondée par KKE, elle regroupa aussi les sociaux-démocrates.

55. Th. Piéridis était le représentant de la gauche égyptote dans ce comité de coordination entre les diverses organisations.

56. L'appellation « Avant-garde Anti-fasciste » fut la proposition de V. Néféloudis, ex-député communiste évadé de la prison de Corfou et arrivé en Égypte en 1943. Toute référence au communisme fut exclue pour éviter les problèmes avec la police égyptienne, la législation interdisant la formation de partis communistes (V. Néféloudis, op. cit., vol. A, p. 70, et interviews avec V. Néféloudis et S. Chrysostomidis).

57. L'organisation égyptote fonde également une maison d'édition, Orizondes, pour publier des brochures progressistes. La première date de 1942 : Stalingrad, de G. Ph. Piéridis (St. Tsirkas, op. cit., p. 500).

58. Il s'agit surtout des membres du HAMITU (Mouvement Égyptien de Libération Nationale), fondé par Henri Curiel en 1942, qui offraient de l'argent, des domiciles pour cacher les communistes grecs, des voitures pour l'évasion des prisonniers des camps britanniques, etc. (Gilles Perrault, op. cit., p. 145-6, 148 et 152-156).

59. La déclaration fondatrice de l'EAM atteindrait dans un mois l'organisation communiste de l'Égypte, copiée sur un tissu cousu à la tenue d'un soldat grec réfugié en Égypte. (A. Kitroeff, *Anglo-greek Relations...*, p. 92). Le journal *Ellin* commença sa publication le 25/03/1942, huit mois avant la fondation officielle de l'EAS.

volontaires grecs de métropole se trouvant dans des camps de réfugiés, et plus tard aux soldats révoltés qui sont assiégés.

En partie grâce à la forte présence publique du discours antifasciste en Égypte, qui s'est transformée en un vaste camp de forces alliées, davantage encore grâce à la contribution des Soviétiques à la victoire des Alliés, et surtout grâce à l'aura que ne tardera pas à acquérir l'EAM, relayée par l'EAS qui promeut son action en mettant l'accent sur son objectif patriotique, on assistera à une politisation des sympathisants. Celle-ci alimentera le réservoir des membres candidats aux organisations grecques de gauche, aussi bien légales que clandestines, au sein et à l'extérieur des forces armées .

Les jeunes Égyptiotes mobilisés sont confrontés de près aux activités des officiers d'extrême—droite qui avaient servi le régime de Métaxas et la violente répression du mouvement massif de soldats et de marins, qui s'était prononcé en faveur de la démocratisation de l'armée et de la création d'un gouvernement d'union nationale. Ces situations ont pour effet de grossir les rangs de ceux qui rallient, en toute connaissance de cause, le camp de la Gauche. Lorsque ces jeunes seront relaxés, ils viendront tout naturellement renforcer les organisations de gauche des parikiès d'Égypte .

Le legs de la Seconde Guerre mondiale et l'après-guerre

La guerre marqua de son sceau le caractère des organisations de l'AP qui continueront à fonctionner en Égypte après la mise en détention des camarades engagés, puis le retrait des forces armées grecques en Grèce métropolitaine .

La structure organisationnelle des organisations grecques

La forme jumelle d'organisation de la gauche strictement communiste et de la gauche au sens plus large, qui fut adoptée pendant la période de la guerre, sera conservée également après la guerre. Autrement dit, le fonctionnement se fait à deux niveaux : celui de l'AP, qui en dépit de son nom est une organisation purement communiste ; celui des trois organisations dites « démocratiques », organisation de la jeunesse, organisations masculine et féminine⁶⁰. Toutefois, grâce à l'expérience des persécutions engagées contre les membres de la direction de l'EAS au printemps de l'année 1944, les règles de travail souterrain sont également observées par les militants de ces organisations dites démocratiques, qui en fait n'élargiront jamais leur recrutement, ne compteront jamais de membres n'appartenant pas à la gauche. Simplement, l'AP reste le noyau dur de l'organisation communiste, à laquelle adhèrent des membres qui ont passé avec succès la période de probation que constituait leur participation à une des organisations démocratiques.

La composition des organisations

L'origine exclusivement grecque des membres se maintient après la fin de la guerre. Cette composition découle essentiellement des deux objectifs essentiels de l'action que nous exposerons par la suite et, en second lieu, de la facilité objective avec laquelle on

60. L'explication officielle pour cette séparation entre organisations masculine et féminine était qu'elle facilitait le travail politique clandestin, puisque les réunions d'une compagnie de femmes ne créaient pas de suspicions. Néanmoins, il est clair que cette structure était en accord avec les mœurs sévères des communistes grecs à l'égard des relations sexuelles, et aussi avec la pratique de charger les femmes des tâches liées au rôle traditionnel de leur genre. Par exemple, l'aide aux familles réfugiées de la Grèce occupée par les Nazis ou, plus tard, les camps de vacances pour enfants étaient confiés aux femmes.

peut désormais mettre en place un réseau grec autonome d'organisations, depuis que les rangs de la gauche égyptote sont considérablement accrus numériquement. Ce sont là, bien sûr, les raisons « positives » qui expliquent le choix de l'AP de faire conserver à ses organisations une composition exclusivement grecque. Nous reviendrons par la suite sur les raisons négatives qui, si l'on y regarde bien, ne leur laissaient pas grande marge de choix.

Le centre édictant la ligne politique

On ne recherche plus, comme avant-guerre, de lien direct avec Moscou, mais plutôt à conserver un lien organique avec le KKE. Des membres de l'AP sont chargés de rester assidûment à l'écoute de la station de radio de KKE, Foni tis Alithias (la Voix de la Vérité)⁶¹ qui, émettant clandestinement, constitue pour toutes les organisations du KKE, et pas seulement pour l'AP, la principale voie de diffusion de la ligne du parti. De temps à autre, arrivent secrètement des textes du KKE, transitant par l'Europe de l'Ouest⁶².

Pour finir, le KKE envoie des directives par le biais de ses émissaires : fin 1947- début 1948, c'est par l'intermédiaire de Chryssa Hatzivassiliou, membre de l'AP, que le parti réclame l'envoi de volontaires dans l'Armée démocratique afin de renforcer le front de gauche dans la guerre civile grecque. Au début de l'année 1949, Philippas Pangalos arrive secrètement en Égypte pour essayer de rendre plus effectif ce recrutement. Pangalos, cadre du KKE, qui a des connexions en Égypte et connaît bien la situation depuis l'époque de la guerre, où il a participé à l'AON, reste dans le pays après l'issue désastreuse pour la gauche de la guerre civile. Il est reconnu par la direction locale de l'AP comme la voix du parti en Égypte. En 1951, il effectuera un voyage à Paris pour nouer de nouveaux contacts avec la direction du KKE et rentrera officiellement chargé d'assurer la liaison entre le parti et l'AP, et de réorganiser celle-ci dans la logique de la « prolétarisation », aussi bien à la base qu'à l'échelle de la direction⁶³. Depuis lors et jusqu'à la dislocation des parikiès, et par voie de conséquence de l'AP, il fera office de « vicaire » du KKE en Égypte.

Le lien organique avec le KKE est officiel. Dès l'instant où ils adhèrent à l'organisation, les membres de l'AP sont informés qu'ils sont aussi comptés comme des membres du KKE : le jour où ils finiront par se réinstaller en Grèce et adhéreront au Parti, leur ancienneté dans l'organisation sera comptabilisée à partir de l'année où ils avaient adhéré à l'AP⁶⁴.

61. E. Yannakaki-Tseliou se rappelle des heures innombrables passées devant la radio, notant tout ce que transmettait la station de KKE, La Voix de la Vérité. Cette mission pénible lui était confiée par son père, Yannis Yannakakis, frère de Sakellaris et cadre de l'AP. Notons que des trois frères Yannakakis, seul Sakellaris ne devint pas membre de l'AP. Il participa à HAMITU, et ses deux enfants, Feyta et Ilios, ont adhéré plus tard à HADITU, l'organisation qui se créa après l'unification de trois groupes communistes : Iskra (fondé par Hillel Schwartz), Libération du Peuple (fondé par Marcel Israël) et HAMITU (fondé par Henri Curiel) (Interview avec E. Yannakaki-Tseliou ; Selma Botman, op.cit., p. 13 ; Gilles Perrault, op. cit., p. 199).

62. On trouvait toujours les moyens de faire entrer des textes du KKE. Par exemple, les décisions votées par un des congrès du KKE ont passé le contrôle en tant que papiers d'emballage de vaisselle. (Interview avec Sofianos Chrysostomidis.)

63. Y. Anastasiadis, *Mnimes apo ti drasi tou aristerou kinimatos tou Egyptiati Ellinismou* (Souvenirs de l'activité du mouvement de gauche de l'hellénisme égyptote), Athènes, 1993, p. 97-100 ; interviews avec Pavlos Maloukatos et Alexandra Hatzianandrea-Maloukatou.

64. Interviews avec S. Chrysostomidis et Vassilis Konstandinidis.

L'orientation des organisations⁶⁵

Les organisations d'AP étaient focalisées sur deux grands axes : premièrement, informer les parikiès sur les évolutions en Grèce, afin de les sensibiliser, les « démocratiser » et recruter de nouveaux membres pour exercer une pression plus efficace au gouvernement grec en faveur de la lutte des camarades du KKE ; deuxièmement, œuvrer pour l'amélioration de la vie des Égyptiotes, notamment de ceux appartenant aux couches sociales pauvres. Afin de satisfaire ces deux objectifs, on participe activement aux diverses collectivités grecques pour diffuser les idées progressistes à l'aide de publications et de journaux grecs, et pour y promouvoir une politique en faveur des Égyptiotes nécessiteux. Lors des élections, on lutte pour faire entrer au conseil des kinotitès et des diverses associations des personnes démocratiques et de gauche, afin d'influencer directement la prise de décisions.

Dans la hiérarchie des priorités, particulièrement dans les années cruciales de la guerre civile et des persécutions qui suivirent, l'aide à la gauche en Grèce (envoi de volontaires à l'Armée démocratique et aide financière, collecte de signatures pour obtenir la grâce du cadre supérieur Nikos Beloyannis alors condamné à mort, etc.) occupe la première place. Par conséquent, l'AP ne se préoccupe pas uniquement de la démocratisation des parikiès, comme du temps où la vieille organisation avait renoncé à éclairer et à organiser le prolétariat égyptien, mais se soucie tout particulièrement de la démocratisation de la Grèce. Une grande partie du travail qu'elle accomplit dans le cadre des associations et des kinotitès découle directement de l'orientation dans le pays d'origine.

N'oublions pas que l'objectif qui avait poussé au départ de nombreux membres de l'AP à se mobiliser était de libérer la Grèce des Nazis. Autrement dit, leur motivation était liée à la Grèce métropolitaine. La notion de patriotisme avait constitué la pierre angulaire de l'attrait exercé par la gauche égyptienne durant la guerre, ainsi que de leur action. Du reste, le discours de l'EAM lui-même était un discours patriotique. Toute une génération de militants de gauche s'en était nourrie, aussi bien en Grèce qu'en Égypte. En outre, durant la phase où l'organisation avait vu ses rangs s'accroître considérablement, pendant les années de la guerre, par-delà le discours patriotique dominant, l'objet même de l'action avait trait à ce qui se tramait en métropole.

Les évolutions de l'après-guerre, cruciales pour la gauche de Grèce métropolitaine, ne font que renforcer l'attachement des communistes des parikiès d'Égypte à la politique du pays d'origine, la cruauté de la situation n'étant pas de nature à émousser leur intérêt. Bien sûr, les « adversaires » contribuent aussi à cet attachement, à savoir les ambassades et les consulats de Grèce et les Égyptiotes de droite. Ceux-ci exerceront des pressions et engageront des persécutions contre tous les membres de la colonie qui ne s'identifient pas aux vainqueurs de la guerre civile (travailleurs licenciés, élèves renvoyés des écoles, associations dissoutes, emprisonnés et expulsés) .

Une fois que les dés seront jetés en Grèce, on retrouvera au centre de la problématique de l'AP des problèmes grecs, quoique non spécifiques à la Grèce métropolitaine : d'une part l'affaire chypriote⁶⁶, d'autre part l'avenir problématique des parikiès en Égypte du fait de l'égyptisation de la législation, donc de l'abolition du statut privilégié des étran-

65. Les journaux légaux sont d'importantes sources pour repérer les thèmes sur lesquels la gauche égyptienne focalise son activité après la Seconde guerre mondiale. Voir Ellin, (1942-1947), I Foni (1952-1953), O Parikos (1953-1961).

66. L'activisme des Égyptiotes pendant les années 1950, soutenant la lutte des Chypriotes pour la libération de leur île, une colonie britannique, ne peut pas être considéré comme activité internationaliste. Les Égyptiotes provenant de Chypre ne se distinguaient pas des autres hellénophones. Ils se considéraient comme des Grecs et étaient reconnus comme tels.

gers, et de la politique sociale envers les membres économiquement faibles des parikiès⁶⁷.

Il est enfin naturel que la thématique grecque dominante ait fixé comme champ privilégié de l'action les parikiès elles-mêmes, leurs associations et leurs kinotités.

L'action internationaliste réduite au minimum

Du fait de la nouvelle orientation, l'action de nature internationaliste est très limitée, surtout si on la compare à celle de la période de l'entre-deux-guerres.

Au niveau de l'action légale, on ne vise plus désormais une large participation à des associations ou des corporations pluriethniques⁶⁸. Outre l'action qui s'exerce en connexion avec la gauche mondiale, telle la collecte de signatures en faveur de la paix, la mobilisation internationaliste consistera dorénavant presque exclusivement à soutenir le mouvement égyptien de libération nationale, comme nous aurons l'occasion de le voir plus en détail par la suite.

Au niveau de l'action clandestine, il n'y a pas de lien organique avec des organisations communistes non grecques d'Égypte. Personne n'est appelé à jouer, par exemple, le rôle de Jacot-Descombes dans les années 1930. Quelques rares contacts seront pris avec d'autres organisations, par l'échange secret de textes ou des rencontres au sommet. C'est uniquement avec un des groupes communistes égyptiens, Tali'at al-'Ummal (Avant-garde ouvrière), qui passe pour offrir des gages de sécurité, que se nouent des contacts plus systématiques pendant une période de sept années (1951-1958)⁶⁹. Enfin, on ne pose à aucun moment comme objectif une quelconque action au sein de la classe ouvrière égyptienne.

Certes, il y a bien quelques membres de l'AP qui, confrontés à une telle situation, vivent une contradiction et l'expriment dans le cadre de procédures partisans : « Quelle sorte de communistes sommes-nous, si nous ne fonctionnons pas à l'échelle internationaliste ? » Ils vivent dans un pays où les Grecs constituent une fraction minime de la population et le prolétariat du pays, qui est censé concerner au premier chef une organisation communiste, est un prolétariat presque exclusivement constitué d'Égyptiens, du fait du rapport numérique entre population indigène et population étrangère, ainsi que du régime colonial. Ces membres ressentent le besoin d'œuvrer au réveil de ce prolé-

67. Une épidémie de choléra nous offre un indice du degré d'attachement d'AP à la population égyptienne. Ses organisations démocratiques entreprirent une campagne d'information sur les instructions de protection, donc une œuvre humanitaire. Cependant, ce ne fut pas une campagne adressée à tous ceux qui avaient besoin d'être renseignés. Les brochures étaient rédigées en grec, on cherchait des compatriotes dans les quartiers pauvres pour les leur distribuer et expliquer. (Interview avec Manolis Nikolaou). À cause de la difficulté de communiquer en arabe et du réflexe de se mobiliser à l'intérieur des parikiès, la population égyptienne ne fut pas comprise dans leur campagne.

68. Seul Menis Angelopoulos, un des cadres d'AP à Alexandrie, participait activement aux associations culturelles pluriethniques « Atelier et Amitiés françaises », fonctionnant ainsi comme le lien d'AP avec les cercles internationaux des intellectuels et artistes progressistes de la ville. (Y. Anastasiadis, op. cit., p. 89).

69. Interviews avec V. Konstandinidis, S. Chrysostomidis, P. Maloukatos. Voir aussi A. Gorman, « Egypt's forgotten communists : the postwar Greek left », dans *Journal of Modern Greek Studies*, vol. 20, 2002, p. 16-21. Abou Sayf Youssef raconta à A. Gorman que les dirigeants d'AP avec qui il était en contact avouèrent que, si un jour les communistes égyptiens arrivaient à constituer un parti communiste unifié, AP devait y adhérer. Comme aucun des cadres grecs encore en vie n'a fait allusion à une telle perspective lors de son interview, nous pouvons conclure que ce ne fut pas une position officielle issue d'un débat politique au sein d'AP, mais une appréciation personnelle des interlocuteurs d'Abou Sayf Youssef. Si l'on tient compte du fait que, comme nous le verrons, les militants d'AP n'ont pas pu respecter ce qu'ils avaient décidé suivant les procédures démocratiques prévues, à savoir qu'ils allaient rester en Égypte et s'adapter aux nouvelles données, il semble que la perspective précitée n'était pas tellement réaliste.

tariat, et ont nettement conscience qu'un tel objectif doit absolument être poursuivi de concert avec leurs camarades égyptiens.

Lorsque de semblables doutes s'expriment, le choix d'une organisation exclusivement grecque, qui dans la pratique exclut toute action au sein de la population égyptienne, est justifié par les tenants de la ligne du parti à l'aide des arguments suivants : il n'existe pas de parti communiste égyptien commun qui bénéficie de l'aval du Parti Communiste soviétique, ce qui permettrait un lien organique avec lui ; de plus, les règles de clandestinité ne sont pas respectées correctement par les partis communistes égyptiens, leurs organisations ne sont pas protégées des indicateurs ; par conséquent, les camarades de l'AP courent des risques, s'ils se joignent aux camarades égyptiens au sein d'organisations communes ⁷⁰.

Et quand bien même ces arguments ne vaudraient pas, comment la coexistence des membres de l'AP avec les Égyptiens et une action commune avec eux seraient-elles possibles ? Nous en venons ainsi aux raisons « négatives » qui conduisent l'organisation vers un profil et une orientation strictement helléniques .

Il faut compter avec un obstacle majeur, en réalité insurmontable : la quasi-ignorance de la langue arabe. Dans le même temps, la prépondérance numérique de membres issus de la petite et moyenne bourgeoisie au sein de l'organisation, comme du reste au sein des parikiès, et le nombre limité de camarades issus de la classe ouvrière font qu'il est très difficile pour les Égyptiennes de gauche d'accéder à la classe ouvrière, aussi bien égyptienne que grecque, et d'y entreprendre une action militante.

La preuve la plus tangible en est la difficulté à laquelle sera confrontée l'AP, quand elle sera appelée à faire accéder à la tête de l'organisation des camarades issus de la classe ouvrière, de façon à appliquer la directive transmise par Pangalos exigeant une prolétarianisation de la direction de l'organisation. On finira par trouver tant bien que mal quelques techniciens spécialisés de façon à appliquer la directive. Ceux-ci ne représentent pas tout à fait le pur prolétariat. En effet, ils appartiennent à la « fine fleur » sociale et économique de la classe ouvrière. À noter que, pendant la période de la prolétarianisation, l'origine non prolétarienne de ses membres alimentera des sentiments de culpabilité au sein de l'AP ⁷¹.

L'accès à la classe ouvrière égyptienne sera rendu plus difficile encore par le fait que, dans le régime colonial de l'Égypte, les Grecs, en tant qu'étrangers, appartiennent par définition, au niveau du stéréotype sinon dans la réalité, à la population privilégiée, celle qui bénéficie indirectement, si ce n'est directement, de la colonisation et par conséquent profite de l'exploitation de la population indigène et de la richesse locale. Il est donc tout naturel que la classe ouvrière égyptienne nourrisse un sentiment de suspicion envers les étrangers qui s'efforcent de l'approcher, surtout dans une période où le mouvement de libération nationale s'amplifie.

Il convient de mentionner ici que les quelques Égyptiennes de gauche de la génération de l'après-guerre qui ne choisiront pas d'adhérer à l'AP mais à une organisation de composition pluriethnique, initialement à l'Iskra, puis à HADITU, et après sa scission à MIM CHIN MIM, dans laquelle les membres de nationalité égyptienne sont majoritaires et où fonctionnera une section grecque distincte, se trouveront confrontés à des contradictions du même type. Cette section grecque se maintient pendant à peine deux ans (1947-1949). La brièveté de son existence tient au fait que ses membres doivent bientôt admettre que l'intervention de communistes grecs dans la classe ouvrière égyptienne est à la fois im-

70. Interviews avec P. Maloukatos, V. Konstandinidis et S. Chrysostomidis.

71. Il est caractéristique de l'ambiance alors dominante qu'en 1952 Stratis Tsirkas, un intellectuel qui avait succédé à Th. Piéridis, lui aussi un intellectuel, au poste de Secrétaire Général après l'expulsion de Piéridis de l'Égypte, admet sans aucune contestation qu'il n'est pas l'homme qui convient à ce poste, vu qu'il n'appartient pas à la classe ouvrière (Interviews avec A. Hatzianeou-Maloukatou et P. Maloukatos).

possible et incongrue. La section s'auto-démantèle donc, après avoir remis en cause la raison d'être même de son existence. Une fois celle-ci dissoute, trois membres seulement rallient la section égyptienne de leur organisation. Il s'agit de sujets qui possèdent parfaitement l'arabe, tous issus de mariages mixtes de Grecs avec des femmes libanaises ou syriennes⁷².

Le fait même que les communistes Égyptiotes qui avaient privilégié la logique internationaliste aient créé une section distincte au sein de leur organisation et n'aient pas rallié une formation unique aux côtés de leurs camarades égyptiens illustre clairement leur difficulté à fonctionner vraiment intégrés à une organisation égyptienne. Ce n'est pas un hasard si tous ceux qui firent ce choix sont des Caireotes. En effet, la ville du Caire existait avant la colonisation européenne, contrairement à Alexandrie et aux villes du canal qui furent créées à partir de rien et où les quartiers européens sont géographiquement distincts des quartiers arabes. Au Caire les colons grecs se dispersent géographiquement, en l'absence d'enclaves démographiques homogènes. Par la force des choses, ils communiquent donc davantage avec la population égyptienne et, partant, ont une meilleure connaissance de l'arabe.

Revenons à l'AP. Ses membres parviennent à se délivrer, partiellement du moins, du problème de conscience que leur pose leur inertie par rapport à la gauche égyptienne, en apportant leur soutien au mouvement de libération nationale. Ce soutien se manifeste clairement à chaque nouvelle mobilisation égyptienne, en 1949, puis en 1951, mais plus nettement encore dès l'instant où Nasser nationalise le canal et progresse dans le conflit ouvert avec les Britanniques et les Français, rendant ainsi convaincante sa position anti-impérialiste. Ce soutien s'exprime par des articles dans les brochures de l'organisation, par la participation à certaines manifestations égyptiennes, par la création d'un Comité d'Amitié gréco-égyptienne, et même par l'inscription de volontaires à la garde civile et à l'armée égyptiennes pendant la seconde guerre israélo-arabe⁷³.

L'utopie de l'adaptation à la réalité égyptienne

Les circonstances allaient bientôt révéler plus que jamais le conflit entre les identités concomitantes des membres des parikiès appartenant à la gauche. Cela se déroula lorsque Nasser institua une nouvelle législation destinée à combattre le statut économique privilégié des étrangers.

Déjà avant Nasser, depuis l'époque où, du fait de l'abrogation du régime privilégié des capitulations, apparaissent les premiers problèmes et les premières désertions, la ligne suivie par l'AP est que les parikiès doivent s'adapter à la nouvelle conjoncture, à l'égyptianisation du cadre légal et politique dans lequel elles évoluent. Elle souligne l'importance de l'enseignement fourni dans les écoles des kinotités et plus particulièrement de l'apprentissage de l'arabe pour réussir l'adaptation escomptée⁷⁴. Cette position, quand elle est formulée pour la première fois, découle bien entendu de l'idéologie progressiste selon laquelle les parikiès ne doivent pas poser comme condition de leur survie la perpétuation du régime colonialiste. Mais elle tient aussi, dans une certaine mesure, à la conjoncture : il est impossible ou insensé pour les Égyptiotes de gauche d'envisager un rapatriement,

72. Il est à noter que la plupart des membres de la section grecque dissoute décidèrent de rejoindre l'Armée démocratique de Grèce, mais la fin des hostilités, quelques mois plus tard en octobre 1949, ne permit pas à tous d'accomplir leur projet. (A. Gorman, *Egypt's forgotten communists...*, p. 8-13.)

73. Interviews avec E. Yannakaki-Tseliou, Lefteris Tselios, Christos Christakis et Dimitris Trimis-Kiros.

74. Nikos Tsaravopoulos, *I egatastasi ton Ellinon stin Egypto* (L'installation des Grecs en Égypte), Le Caire, 1948, p. 37 et 39—40, et S. Chrysostomidis, *I elliniki parikia tis Égyptou. I exodos* (La parikia grecque de l'Égypte. L'exode), *Archiotaxio*, vol. 4, Mai 2002, p. 117-131.

du fait du contexte politique troublé qui prévaut dans la Grèce de la guerre civile et des persécutions qui l'ont suivie⁷⁵.

Cette ligne est maintenue également durant les premières années du gouvernement Nasser : « rester et s'adapter », tel est le mot d'ordre qui la résume. Mais cette ligne est incapable de retenir même les membres de l'organisation. Elle se modifie et se traduit alors par l'alternative suivante : « rester ou se rapatrier », ce qui exclut donc l'émigration dans des pays tiers (Australie, Afrique du Sud, Canada, etc.).

Choisir de rester impliquait de s'adapter, et l'adaptation apparaissait comme une entreprise particulièrement ardue. En effet, même dans le cas où les Égyptiotes n'étaient pas rebutés sur le plan idéologique par cette perspective, rares étaient ceux qui admettaient comme solution de revendiquer la nationalité égyptienne. En outre, rester et s'adapter présupposait que l'on ait un peu de temps devant soi, ce qui, par la force des choses, n'était plus le cas au moment où la gauche émet cette proposition. Même si l'on accordait l'importance indispensable à l'apprentissage de l'arabe dans les écoles grecques, les résultats ne pouvaient être immédiats. Étaient concernés ceux qui n'avaient pas encore quitté les bancs de l'école ainsi que, dans le meilleur des cas, les adultes qui disposaient de suffisamment de temps et d'argent pour commencer à prendre des cours d'arabe.

Au bout du compte, ce sera donc le rapatriement qui l'emportera. Les Égyptiotes de gauche emboîteront le pas de leurs compatriotes. Eux aussi quitteront cette Égypte qu'ils avaient aimée de tout leur cœur, mais dans laquelle ils n'avaient jamais véritablement réussi à s'intégrer.

75. Certains membres de l'AP déclaraient à l'époque qu'ils n'iraient en Grèce que lorsque celle-ci deviendrait un pays socialiste. (Interview avec Riri Delberoudi).



*Bibliothèque
anarchiste*

Katérina Trimi-Kirou

Être internationaliste dans une société coloniale : le cas des grecs de gauche en Égypte
(1914-1960)

2008

extrait le 26 septembre 2026 de *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n°105-106

bibliotheque-anarchiste.com